

REPRÉSENTER

son époque *Opera*
12 Sept
45

par André BILLY, de l'Académie Goncourt

QUEL écrivain n'a pas rêvé, quel écrivain ne rêve pas d'être caractéristique de son époque? C'est l'ambition qu'ils caressent tout. Exprimer son temps, le refléter, en porter les marques bien apparentes, mais aussi le dépasser hors de l'accidentel et du contingent, être en un mot, ou plutôt en deux, à la fois moderne et classique, à l'âge des hautes visées nous avons tous voulu cela. Et puis, un jour, nous nous sommes dit que le plus sûr était d'être tout simplement soi-même, sans chercher à représenter les autres. Nous avons donné raison à Moréas qui disait, propos rapporté par Apollinaire : « Aujourd'hui, on veut à toute force être moderne, comme si cela signifiait quelque chose. Je me souviens d'avoir vu, dans un journal illustré d'Allemagne, quand j'étais à Munich, une caricature du fameux dessinateur Wilhelm Busch. Il avait représenté un ivrogne qui se débattait entre deux sergents de ville et la légende faisait savoir qu'il criait : « Je suis homme moderne ! Je veux absolument que tout le monde sache que je suis un homme moderne ! » C'était très bien et je n'ai jamais oublié cette fine satire d'un fâcheux état d'esprit. Les plus sots veulent être des hommes modernes, quoi qu'ils fassent. C'est un masque qu'ils mettent à leurs sottises. Comme si l'on pouvait être autre chose qu'un homme moderne ! Pauvre Moréas ! Lui aussi avait commencé par vouloir être un homme moderne : il avait rédigé le manifeste du Symbolisme. Puis il avait voulu être un classique. Il n'en est résulté rien de bon, on ne le lit plus, pour le moment du moins.

Mais voici que M. Julien Benda prend soin de nous dire, dans la préface de son récent ouvrage, *La France byzantine*, quelles conditions sont à remplir pour un écrivain qui prétend être caractéristique de son temps, c'est-à-dire moderne : 1° il doit, par le mode d'expression de ses œuvres plus encore que par leur sujet, apporter quelque chose de nouveau par rapport à ses devanciers, quelque chose qui, foncièrement, l'en distingue ; 2° il doit, par l'accueil fait à ses œuvres, représenter pour une part importante la sensibilité de son temps. Ainsi Jules Romains, Martin du Gard, Mauriac, Duhamel et Morand ne sont pas pour M. Benda représentatifs de notre époque. En revanche, Mallarmé, Proust, Valéry, Gide, Alain, Giraudoux et les surréalistes, qui ont apporté des conceptions artistiques entièrement neuves et ont rencontré chez leurs contemporains une « adhésion considérable », expriment vraiment la sensibilité moderne. À ce titre, M. Benda les condamne, mais il leur reconnaît au moins un mérite qu'il conteste à d'autres : ce sont des modernes et qui, comme l'ivrogne de Moréas, se sont vus tels.

D'abord, une remarque à propos de M. Gide : il ne remplit nullement les conditions formulées par M. Benda, il n'a pas, que je sache, apporté de conceptions artistiques nouvelles. Ses romans sont de forme purement classique et sa critique n'a rien de systématiquement subversif. Son écriture est simple et claire. Cependant, il représente bien l'esprit de son siècle. Voilà déjà une exception propre à nous mettre en garde contre ce qu'il y a de trop rigide dans la théorie de M. Benda. En voici une autre : l'auteur de *La France byzantine* ne veut pas que Paul Morand soit représentatif de son temps, et pourtant, si un écrivain a bien exprimé l'esprit de 1925,

c'est assurément Paul Morand. Enfin, Mallarmé est-il tellement caractéristique de notre âge? Pour ma part, je le trouve terriblement « fin du XIX^e » et modern style. Entretenu par quelques fidèles, son culte persiste, mais qu'y a-t-il de commun entre le poète d'*Hérodiade* et la nouvelle génération? On se le demande.

J'ai encore une remarque à faire sur la théorie de M. Benda et c'est qu'elle n'est guère valable que pour l'époque présente, car, si l'on prend le cas de Stendhal, par exemple, je suis bien obligé de constater que l'accueil fait à ses œuvres par ses contemporains ne saurait se définir par les mots « adhésion considérable ». Encore que Stendhal soit parfaitement caractéristique de la moitié de siècle où il a vécu, l'adhésion du public lettré ne lui est venue que longtemps après.

Tout cela n'empêche pas qu'il y ait en gros beaucoup de vrai dans ce que nous dit M. Benda des conditions auxquelles un écrivain peut prétendre exprimer son temps, être moderne, exprimer son temps, être moderne, cela représente un risque redoutable. Que d'écrivains ont été modernes, qu'on ne peut plus lire aujourd'hui? Jules Janin, entre autres. Dans un chapitre de la *Défense des Lettres*, Georges Duhamel nous parle de « l'Église littéraire de France » et de l'horreur qu'elle a pour les hérétiques, ce qui revient à dire que tout ce qui contredit un certain idéal de mesure et d'harmonie traditionnelle n'a aucune chance de s'intégrer à notre patrimoine littéraire. Tous les écrivains français qui ont voulu révolutionner la technique de leur métier ont été finalement condamnés et éliminés. Il est vrai que Duhamel met hors de cause les poètes, mais n'y a-t-il pas dans cette réserve une part de précaution oratoire? Quoi qu'il en soit, sa thèse s'accorde assez bien avec celle de M. Benda. « Disons, prononce celui-ci, que le fait pour un auteur d'être représentatif d'une époque, n'implique avec aucune nécessité qu'il soit réellement grand et que la postérité doive le retenir. Il se pourrait que les écrivains de notre âge, qui vivront dans le futur, soient surtout parmi ceux que j'ai nommés les premiers et qui n'auront que suivre une voie séculaire. Claudien a signifié son temps beaucoup plus strictement que Virgile le sien, Voiture plus que Malherbe, Thomas Corneille plus que Racine, Gautier plus que Musset. Être un miroir de son époque enveloppe quelque péril pour l'avenir d'un auteur, encore que maint s'en soit tiré. »

Maint s'en est tiré en effet, à commencer par Victor Hugo, et, d'ailleurs, il est rare, et ce sera ma conclusion, que l'on ne s'en tire pas du tout. Les industriels avérés mis à part, — et encore ! voyez Paul de Kock ! — tout le monde survit, tout le monde a sa part d'éternité, il arrive nécessairement un jour où l'autre qu'un curieux s'intéresse à vous et vous fait un sort, et cela est très consolant. Où sont les limites de l'immortalité? Ce que Duhamel appelle l'« Église littéraire de France », comment cela se circoscrit-il dans la pratique? On trouvera toujours des arguments, soit pour y admettre, soit pour en exclure tel ou tel. C'est ce qui rend la vie de l'esprit si passionnante et qui fait que M. Benda lui-même a certainement peu d'illusions sur la valeur absolue de ce critère intellectualiste qu'il proclame être le sien.

12 Sept. 45